



Roger Judrin à Compiègne

entretien
avec J.-F. Prevost

—
Suivi de
remarque sur les maximes
de R. Judrin

J-F P. : Roger JUDRIN, vous êtes parisien de naissance et de formation. Et vous vivez à Compiègne. Est-ce par choix ou par nécessité ?

R.J. : *Par nécessité guerrière. Quand la guerre est venue, j'étais à Epernay. On m'a envoyé au front dans les Ardennes, puis dans la Sarre. Je me suis fait prendre avec le bataillon de chasseurs à pied auquel j'appartenais. Ces chasseurs à pied m'ont mené très loin : jusqu'en Poméranie, à Neubrandenburg, presque sur les bords de la Baltique. Je suis revenu par un hasard étonnant : j'avais plaidé pour un fou, qui ne l'était sans doute pas. Mais j'avais bien plaidé, parce que je le croyais réellement fou. Pour me remercier, les médecins français du camp me trouvèrent une place de malade dans le train suivant, qui avait Compiègne pour destination.*

J-F P : Compiègne, que vous ne connaissiez pas ?

R.J. : *Que je ne connaissais pas. J'y fus débarrassé de ce qui me restait de vêtements, et des poux qui me restaient. De retour à Paris, j'ai reçu une lettre du Ministère, qui me donnait un poste de professeur à Compiègne. C'est ainsi que je suis venu à Compiègne, sans l'avoir connu autrement que par le petit dépôt d'animaux que j'y avais fait.*

J-F P : Vous voilà donc à Compiègne à la fin de septembre 1941.

R.J. : *Au collège de la rue d'Ulm. J'avais autrefois rêvé d'une autre rue d'Ulm, à Paris... Je remplaçais un garçon qui a été déporté, et qui n'est pas revenu.*

J-F P. : Mais depuis, vous auriez pu quitter Compiègne. Pourquoi y êtes-vous resté ?

R.J. : *Parce que je suis d'humeur sédentaire. Et aussi parce que je m'y plaisais. J'avais eu comme un ébouissement à la vue du parc et des avenues. J'avais l'impression d'être en vacances. Ce sont les arbres qui m'ont retenu à Compiègne.*

J-F P. : Les arbres plus que les gens ?

R.J. : Les arbres plus que la ville elle-même, extrêmement détruite. Il n'en restait presque rien. Et sur le balcon voisin du nôtre, HITLER et GOERING étaient venus voir flamber la ville... J'ai vu Compiègne en ruine pendant une dizaine d'années.

J-F P. : Avez-vous la nostalgie de Paris ?

R.J. : Non, parce qu'à Paris même, j'allais de jardin en jardin. Je courais des Tuileries au Luxembourg, du Luxembourg au Bois de Boulogne.

J-F P. : Avant d'arriver à Compiègne, aviez-vous déjà beaucoup écrit ?

R.J. : J'avais commencé à écrire très tôt. Mais il est évident que, de 1941 à aujourd'hui, c'est surtout à Compiègne que j'ai écrit. Je me suis efforcé de parler, puisque j'étais professeur. Mais j'étais forcé d'écrire, par mon goût.

J-F P. : Vous est-il arrivé d'évoquer Compiègne dans vos livres ?

R.J. : Je ne suis pas un descripteur, mais plutôt un ruminant. J'ai parlé de la forêt que j'aime beaucoup. Mais dans des termes poétiques et lapidaires, et non de description proprement dite. Je n'ai pas l'esprit du romancier, le goût du détail. J'ai plutôt l'esprit du moraliste et du philosophe. Il me faut des pensées pour soutenir ma vue.

J-F P. : Vivre à distance des milieux intellectuels parisiens, est-ce un avantage ou une gêne ?

R.J. : Une espèce d'avantage... à condition, bien sûr, d'appartenir aux cercles de la Nouvelle Revue Française ! Je voyais mieux les choses de plus loin. Je n'ai jamais eu le goût de la mondanité, goût ordinaire de tous les auteurs. J'ai horreur du monde. Je voulais écrire et être lu, et je m'imaginai que, du fait que j'étais imprimé, je serais lu ! Il ne m'intéressait pas du tout de me faire valoir.

J'ai connu aux alentours de 1953 les cercles de la N.R.F., c'est à dire par excellence trois personnes : PAULHAN, ARLAND et Dominique AURY. J'étais content d'être assez près pour ne pas me sentir loin, et assez loin pour ne pas me sentir trop près.

J-F P. : Pour vous présenter en 1986, combien de livres avez-vous publiés jusqu'à présent ?

R.J. : Vingt-quatre vrais livres, et des préfaces en assez grande quantité. Et j'ai écrit dans la N.R.F. régulièrement chaque mois, de 1953 à 1972.

J-F P. : Depuis plusieurs années, vos livres deviennent des recueils d'aphorismes. Qu'est-ce que pour vous qu'un aphorisme ?

R.J. : On appelait autrefois improprement aphorismes des pensées détachées. Des pensées qu'on arrachait au flanc d'un pays pour en tirer des paillettes d'or : un métier d'orpailleur. Des pensées recueillies après la mort d'un auteur, des ouvrages posthumes : on a fait un Esprit de Montaigne, un Esprit de Leibniz...

Un seul auteur a eu l'audace du contraire : La Rochefoucauld. Tout en se cachant d'écrire, comme Saint-Simon, il a composé un recueil de maximes. Une maxime signifie la plus grande chose, la pensée substantielle de quelqu'un. Il a publié ses Maximes à cinquante-deux ans, et il les a revues et continuées par la suite.

J-F P. : On dit pourtant que c'était déjà un genre à la mode dans les salons.

R.J. : On le dit. Mais quand on lit les Maximes de Madame de SABLE, ou d'un monsieur nommé Esprit - nom difficile à porter !-, c'est nul par comparaison à La Rochefoucauld.

J-F P. : Faut-il dire maximes ou aphorismes ?

R.J. : Maintenant, on appelle les maximes des aphorismes, parce c'est un mot grec dont on ne sait pas bien ce qu'il veut dire. En fait, aphorisme veut dire définition. Le terme a d'abord été employé par HIPPOCRATE : c'était des préceptes de médecine. Médecine du corps et médecine de l'esprit.

J-F P. : CHAMFORT et RIVAROL ont aussi laissé des maximes.

R.J. : Oui, mais des maximes posthumes, recueillies par des amis. De même, après la mort de JOUBERT, à la demande de sa veuve, CHATEAUBRIAND, qui avait été son ami, a fait un choix dans ses carnets. Là aussi, oeuvre posthume.
Alors, pour la première fois dans un ouvrage qui s'appelait Ténèbres d'or, j'ai eu l'idée d'être un mort vivant. De faire moi-même des maximes sans laisser à je ne sais qui le soin improbable de recueillir, parmi ce que j'avais écrit, des choses de moraliste. J'ai pris en charge le rôle de moraliste vivant, ce qui ne s'était plus jamais fait depuis La Rochefoucauld.

J-F P. : Il paraît plus facile d'écrire des maximes qu'un ouvrage suivi.

R.J. : J'en avais parlé autrefois à PAULHAN, qui m'avait dit que c'était un genre terriblement difficile, parce qu'il avait toutes les apparences de la facilité. On croit qu'avec des phrases inachevées, avec des idées qui vous viennent à l'esprit, on peut faire un semblant de livre qui n'a pas de lien. La difficulté est qu'il faut ces phrases, qui ont l'air d'être détachées, se rattachent à une espèce de style. Il faut qu'on voit l'homme. Apparemment Ténèbres d'or est un livre épars, mais sur le thème de la vieillesse. J'ai essayé depuis de mettre dans mes divers livres des éléments qui les rattachaient à un thème. Mais la véritable unité est celle de l'auteur, beaucoup plus que celle de l'ouvrage.

J-F P. : Auriez-vous pu commencer plus tôt ?

R.J. : Il faut avoir une expérience morale de soi-même pour arriver à ce genre littéraire. On ne peut pas le pratiquer quand on est très jeune. Il requiert une expérience des gens qu'on a connus, et des choses qu'on a vues. Et on donne à ses maximes une forme universelle, pour épargner au lecteur une confiance importune.

J-F P. : Votre dernier livre paru ?

R.J. : Je viens de le recevoir hier. Mais il n'est pas encore en librairie. Cela s'appelle Mots habités. Les mots dans lesquels on a vécu. Notre maison intérieure. Notre langage domestique.

J-F P. : Quels sont donc les mots dans lesquels vous habitez ?

R.J. : C'est la vie, et donc la mort. Surtout l'âge où je suis ! c'est aussi l'expression, puisque toute ma vie est une vie d'expression.

J-F P. : Ceux qui vous lisent sont tout de suite frappés par votre indifférence au goût du jour. Vous souciez-vous d'être moderne ?

R.J. : Tout homme qui vit est nécessairement moderne. Le danger de notre temps, c'est d'être trop moderne, ou trop informé. Car de tout côté on est pris par un siècle envahissant : images, informations, idées courant partout.
Mais pour être informé, il faut une formation. Si vous n'avez pas en vous quelque chose qui retienne ce qui se dit autour, il ne se dit rien. Par conséquent, on ne peut distinguer le moderne de l'homme tout court sans les perdre l'un et l'autre. Il y a des côtés par où HOMERE est très jeune, et le journal d'il y a trois jours très vieux.

J-F P. : Pour qui écrivez-vous ?

R.J. : Si vous n'avez pas foi dans l'homme, si vous ne croyez pas que les hommes seront toujours capables de lire, de s'intéresser aux choses difficiles qui vous intéressent, vous les méprisez, et du même coup, vous vous supprimez, ou plutôt, vous êtes déjà supprimé ! Donc on se dit qu'il y a des choses qu'on peut transmettre à des hommes, parce que, même différents de nous, ils resteront des hommes. On parie là-dessus. Si on s'imagine qu'un public est idiot, quand on lui parle, on devient idiot soi-même. Il faut donc croire à un public pour croire à soi. Cela vaut aussi pour le métier de professeur, le vôtre et le mien. Si nous nous disons : "A quoi bon ? Qu'est-ce que cela peut leur faire, à ces enfants-là ?", nous ne pouvons plus rien leur dire.

J-F P. : Est-ce que parfois vos lecteurs vous écrivent ?

R.J. : Ce ne sont pas les gens qu'on attend qui nous écrivent. Et on est surpris de voir la différence entre ce que les gens nous écrivent en parlant de nous, et ce qu'on croit être en parlant de soi.

Souvent, on me croit plus grave, plus sérieux que je ne le suis. Je suis de nature enjouée, et j'aime l'impromptu. La plupart des gens imaginent que, puisque je suis moraliste, mes pensées me viennent de très loin. Alors qu'une pensée impromptue est une pensée qui nous vient soudain, parce que nous oublions que nous y avons déjà songé.

J-F P. : Etes-vous un écrivain de premier jet ?

R.J. : J'ai horreur de la reprise, de revenir sur ce que j'ai fait. Quand une chose est manquée, je l'abandonne, je ne la refais pas. Mais je suis très sensible à la musique des choses que je dis, et donc, je les roule un peu dans mon esprit avant de me les dire exactement. Je fais donc une espèce de rature au dedans.

J-F P. : Vous êtes très sensible, dites-vous, à la musique de ce que vous écrivez.

R.J. : La musique entre dans la vérité de ce que je dis. Si cela ne sonne pas comme je veux, c'est que je n'ai pas su vouloir ce que je cherchais.

Il y a toujours correspondance entre le dedans et le dehors. L'homme est un corps et un esprit absolument indémêlables. Il en est de même du style : on ne peut pas dire que quelqu'un écrive bien lorsqu'il ne sait pas ce qu'il dit. Ni qu'on avait beaucoup de choses à dire, mais qu'on n'a pas su les dire. Si on n'a pas su les dire, c'est qu'on avait pas grand-chose à dire !

J-F P. : Votre dernier mot aujourd'hui, pour conclure cet entretien ?

R.J. : Tout ce que j'ai écrit pourrait porter le titre de mes livres récents : Un homme & l'homme. Ce qui m'intéresse, c'est tout ce qu'il y a d'humain, et naturellement à partir de moi. Je n'ai que ce moyen d'investigation ! Chacun n'a que soi pour expliquer le monde.

Entretien recueilli par J-F PREVOST



REMARQUES SUR LES MAXIMES

Voilà qu'en ce bout de siècle, ou le nombre dévorent les mots, et la fureur des apparences la maturité des médiations, les marchands, comme autrefois les chevaliers, se battent sous des enseignes, dont les devises, par leur brièveté de leur à-propos, attirent les chalands au colombier.

Après les médecins, dont HIPPOCRATE, prince des aphorismes, est le patron, les gens d'affaires entrent dans le jeu du laconisme. La monnaie des formules est marquée au coin d'HERMES et le commerce rend des oracles de pacotille.

J'ai voulu rappeler, malgré la diète de la littérature, et parmi le vacarme des boutiques, mais à la faveur de l'engouement pour les adages qu'excite aujourd'hui la guerre de l'argent, que la maxime conservait des droits sur les choses du coeur et de l'esprit.

Roger JUDRIN

